



## L'AMATEUR D'EXÉCUTIONS.



Chaque pays se dessine à sa manière , voilà pourquoi la terre est si curieuse à voir.

Stupides casaniers qui meurent dans la circonférence du village où le Ciel les a fait naître !...  
Vivre rien que pour vivre , est-ce bien là la vie ?

Moi , je suis toujours disposé à prêter une cer-



taine sorte de génie au piéton que je trouve sur les grandes routes, seul, le bâton à la main et le sac sur le dos, changeant de pays, comme le citoyen de Paris change de quartier, et cherchant, dans ses courses aventureuses, non une fortune qu'il sait qu'il n'atteindra pas, mais une activité dont il sent le besoin et qu'il demanderait vainement à ses tranquilles foyers.

Il est parti avec trente francs dans sa poche, il revient, trois ans après, avec dix écus dans son gousset. Ne le plaignez pas; il a vu, il a étudié, comparé; il a enrichi sa mémoire, il a doté sa vieillesse de souvenirs dont le récit naïf fera le charme de vos longues soirées d'hiver; et, s'il a passé par des jours de fatigue et de misère, écoutez-le vous en retracer les plus petits détails avec ce soin exact et minutieux qui vous prouve combien il ressent de joie de les avoir franchis sans qu'il en coûte rien à son honneur. Voyez le matelot qui échappe à la lame en fureur; dès qu'il a atteint la plage, son premier mouvement est de tourner la tête vers l'ennemi qui vient de briser son navire. Il serait fâché de le trouver alors calme et paisible; au contraire, il sourit à son courroux, à son mugissement, à ses menaces; et la joie qu'il éprouve, c'est de l'orgueil, car elle lui dit sa force ou son adresse.

Oh! si j'avais trouvé un compagnon de voyage

qui eût voulu partager avec moi les périls de courses lointaines!.... Mais je ne sais pas être heureux tout seul, mon bonheur n'est complet que lorsque je le partage; si je prends tout, il y manque quelque chose. Pardonnez-moi, je suis l'homme aux exceptions; ce n'est pas moi qui me suis ainsi fait; si j'avais commandé... Eh! bon Dieu! si j'avais commandé..... je serais le même. Vous qui voyez de l'orgueil dans mes paroles, réfléchissez, et vous n'y trouverez que de l'amertume.

Revenons à ma première opinion sur la nature de chaque pays en particulier. Les savans géologues qui ont étudié les richesses de la terre à de grandes profondeurs, n'ont point, selon moi, rempli leur mission, en ne cherchant pas à expliquer l'influence du sol sur le caractère ou les habitudes des peuples qui le foulent. Les différences remarquables de pays à pays le sont quelquefois davantage de ville à ville voisines, comme les productions que la terre donne excellentes ici, et qui naissent abâtardies à quelques pas de distance. Nier l'influence des mœurs et des usages serait folie; nier celle du sol serait stupidité.

Aussi chaque climat a ses hommes à lui, ses caractères à lui, ses vices et ses vertus à lui; et dès qu'on me raconte les détails d'un crime, il y



a exception, si je ne devine pas de quel pays est le coupable.

Il existe des zones où les espèces sont plus marquées, plus distinctes encore. Cela tient à des causes que nous n'avons pas mission de rechercher aujourd'hui. Un Anglais reconnaît un Écossais à l'accent, à la démarche, au caractère de la figure. Moi qui ai vu l'Espagne et le Portugal, je n'ai pas besoin d'entendre, dans nos promenades, l'accent d'un citoyen de ces royaumes; je désigne sa patrie presque à coup sûr, et fort souvent sa province.

Les Anglais, par exemple, sont le peuple le plus facile à deviner... — Vois ce mylord. — Regarde cette lady. — Quel drôle de bifteck! — Dans les halles de Paris, vous n'entendez que ces singulières expressions, dès que passe un Anglais ou une Anglaise. Ils n'ont pas besoin de parler, ils sont reconnus.

Eh bien! cette nation, si bien caractérisée par sa physionomie extérieure, l'est peut-être davantage par ses mœurs et ses habitudes intellectuelles, si je peux m'expliquer ainsi. Nous avons francisé la plupart de leurs expressions pour peindre quelques exceptions de chez nous: *il a le spleen*.... Traduisez exactement ces quatre mots dans notre langue; je vous en défie.

J'ai connu des Anglais, dans toutes les Indes,

qui étaient fiers de me voir deviner leur patrie, presque à l'antipode de leur Tamise. Ils avaient raison.

Mais un des types les plus extraordinaires que j'aie rencontrés sur mes pas, est le sir Georges Beck dont je vais vous entretenir. Et, d'abord, quelques faits avant le drame.

Riche d'un revenu de deux mille livres sterling, il trouvait moyen, à l'aide d'une seule passion qui le maîtrisait, d'arriver à la fin de chaque année sans un shelling d'économie. Tout était dévoré.

Jamais il ne pariait aux courses de chevaux; il se serait cru déshonoré s'il avait perdu une seule guinée au jeu. Froid et taciturne, il vivait sans amour pour les femmes; sa demeure était celle qu'il tenait de son père, et il n'aurait voulu rien dépenser pour l'embellir. Il méprisait ces brillants colifichets que nous nommons bijoux, et jamais on ne le vit brutalement affectionner la bonne chère.

A quoi dépensait-il donc sa fortune?

A voir pendre.

Quelle horreur! Quel monstre! Ne nous parlez donc pas d'un pareil homme.

Je veux vous en parler, moi, car jamais je n'en ai connu de plus liant, de plus affable. Je fus subjugué dans moins d'un quart d'heure; et



pourtant je m'étais d'abord écrié comme vous :  
Quel monstre ! Quelle horreur !

Sir Georges Beck avait besoin de puissantes émotions. Le repos, le calme, étaient pour lui de violentes tempêtes ; il était malade alors ; il se traînait jusqu'à son lit ; et là, les prières de l'amitié auraient été impuissantes contre son *spleen*, si on ne l'avait chassé à l'aide d'une catastrophe, d'une commotion électrique, d'une détonation à ébranler le cerveau. Sir Georges Beck trouvait que l'enfer du Dante était un *triste* séjour ; il donnait l'épithète de *gentil* à Shakespeare, et il appelait les Nuits d'Young des *facéties*.

Pauvre sire Georges Beck !

Sa vie est comme celle du Juif Errant. Plaignez mon ami, car il est réellement mon ami.

Espérant trouver en France plus de calme dans ses accès, il y vint l'année dernière. Je le rencontrai sur la terrasse de l'Observatoire. Nous descendîmes ensemble, et nous nous revîmes quelquefois... Il me parla de sa maladie.... Je vous aurais attendu. Nous étions à table ! Au bifeck, il pleura sur le sort des bœufs, qu'on n'engraisse que pour être cruellement dépecés. A la vue d'un pigeon à la crapaudine, il fulmina contre la cruauté des hommes qui arrachent ces pauvres petits volatiles à leurs amours, pour les offrir à des appétits gloutons. En face de

chaque plat, une nouvelle élogie, tantôt sombre, tantôt philosophique et toujours imagée ; il y avait des larmes dans ses regrets... et jamais cependant je n'ai vu manger avec plus de plaisir.

« Vous le voyez, me dit-il, j'aime ces mets, il faut que j'en mange, que je m'en nourrisse, et leur vue me fait mal ; vous, monsieur, vous n'y retrouverez aucun souvenir ; moi, j'y vois du sang, une agonie, un martyr... Vite, qu'on me donne des asperges.... Et je déteste les asperges. »

Je crus à la folie de sir Georges Beck. — Sir Georges Beck n'est pas fou, il est tout simplement malheureux, son organisation le tue.

« Savez-vous, me dit-il encore un autre jour, que les docteurs ont déjà désespéré de moi ? Je fus abandonné par la Faculté, un soir que, plus *monté* qu'à l'ordinaire, je voulus assister à des expériences faites sur le cadavre d'un homme qu'on venait de descendre de la potence. Écoutez, écoutez ; c'est miraculeux comme une résurrection. Encore un pas sur Volta, et je vois les morts sortir de leur tombe. »

J'essayai vainement de rompre la conversation et de faire rentrer un peu de calme dans son âme ; mes efforts furent superflus. Sir Georges avait les yeux flamboyans, le teint écarlate, les doigts contractés... « Vous m'écouteriez, s'écria-t-il ; vous m'écouteriez, ne fût-ce que par pitié. Si



je ne contais pas maintenant, j'étoufferais à coup sûr. Vous connaissez un peu de physique, moi je n'en sais pas un mot, et cependant je suis sûr d'être exact; tant les plus petites circonstances de ces scènes étonnantes sont profondément gravées dans ma mémoire; tant les faits merveilleux qui eurent lieu alors me pénétrèrent d'étonnement et d'horreur!

« C'était à un amphithéâtre. Il y avait quatre médecins, deux chirurgiens, dix ou douze amateurs et moi curieux. J'aurais donné cinq cents guinées à celui qui eût été assez fort pour m'arracher de là, et puis mille à qui m'y aurait reconduit... Oh! il y a en nous des combats qui tueraient la logique de bien des philosophes; la raison ne peut les expliquer, et tous les idiomes de l'univers ne sont pas assez riches pour les faire comprendre.

« Dans une première expérience on fit une large incision dans la nuque du supplicié. Lamoi-tié postérieure de la vertèbre atlas fut enlevée avec des fragmens d'os, de manière à mettre à découvert la moelle épinière. Il coula de la plaie, en grande abondance, du sang liquide inondant le plancher. On pratiqua en même temps une grande incision dans la hanche gauche, de manière à mettre à nu le nerf sciatique, et l'on fit une petite incision dans le talon. Il ne sortit du sang ni de l'une ni de l'autre.

« Volta allait ranimer le cadavre.

« La baguette pointue mise en communication avec l'une des extrémités de la batterie, fut alors placée en contact avec la moelle épinière, tandis qu'on appliqua l'autre baguette au nerf sciatique... Alors chaque muscle du corps s'agita avec des mouvemens convulsifs, ressemblant à un violent tremblement causé par le froid. Le côté gauche était le plus puissamment mis en convulsion à chaque renouvellement du contact électrique. Puis, en faisant mouvoir la seconde baguette de la hanche au talon, le genou ayant été préalablement plié, la jambe se tendit avec une telle violence, qu'elle renversa un des assistans qui essayait en vain d'empêcher cet effet.

« Moi, monsieur, j'étais stupéfait; l'horreur et l'admiration me dominèrent à un tel point, que, sans l'annonce d'une nouvelle expérience qui devait me rendre malade et m'agiter aussi *voltaïquement*, j'aurais tout-à-fait perdu mes sens... Du reste, j'ai vu le travail de la respiration sur un cadavre: la poitrine s'élevait et s'abaissait, le ventre se gonflait et s'affaissait, comme le diaphragme se détendait et se retirait. Cet effet continua d'avoir lieu sans interruption pendant tout le temps que l'opérateur produisit des décharges électriques; et la science même paraissait incrédule au phénomène qui frappait ses regards.



« Au jugement de plusieurs témoins de la scène, cette expérience de respiration était peut-être la plus frappante de toutes celles qui eussent jamais été faites avec un appareil physique; et sans l'évacuation de sang, les docteurs assuraient qu'ils auraient senti les pulsations du cœur et du pognet.

« Mais, monsieur, continua sir Georges, je n'étais pas au bout de mes émotions. L'habile opérateur mit bientôt à découvert, dans le front, le nerf orbitaire. On appliqua à ce nerf l'une des baguettes servant de conducteur, et l'autre au talon; et chaque fois qu'on voulut des décharges électriques, le cadavre fit les grimaces les plus extraordinaires. En deux secondes, il fut donné plus de cinquante commotions, chacune plus forte que la précédente. Chaque muscle se mit dans une action terrible. La rage, le désespoir, le sourire horrible, l'angoisse, toutes les émotions de l'homme se manifestaient avec une expression hideuse. A ce moment, plusieurs des spectateurs se trouvèrent, par terreur ou indisposition, forcés de quitter l'appartement; et moi je tombai sur le parquet, pâle, presque sans respiration et couvert d'une sueur glacée.

« Maintenant, croyez-vous que le souvenir de pareils tableaux sorte jamais de ma mémoire, puisque, au sein des agitations que je provoque

et dont j'ai besoin, je n'ai pas oublié une seule des expressions que firent entendre les savans professeurs qui expérimentaient sur le cadavre du pendu? »

Sir Georges finit là son récit. Le lendemain, je me présentai à sa porte; elle me fut refusée: les souvenirs trop vivans des opérations dont il avait été témoin, et que son récit avait encore ranimés, lui firent garder la chambre pendant plus d'un mois.

Vous croyez peut-être que cet homme extraordinaire est le célèbre Cardan, qui, à Rome, sa patrie, se faisait opérer exprès pour juger des souffrances qu'occasionait la chirurgie; non, je vous le répète. Mon homme, à moi, c'est Georges Beck, né à Londres. Dans le premier, on aurait trouvé un grain de déraison, dans l'autre, il n'y avait que douleur et fatalité. Georges ne mourra pas dans son lit.

Je vous ait dit qu'il avait deux mille guinées de revenu. Georges recevait tous les journaux de la Grande-Bretagne, parce qu'il voulait surtout savoir où et quand avait lieu une exécution. Peut-être n'aurait-il pas été si empressé de voir trancher une tête d'homme; mais un cadavre pendu, c'était pour lui un spectacle dont il ne pouvait assez se rassasier. Et cependant encore, lorsque passait le coupable, Georges eût volontiers donné



la moitié de sa fortune pour l'arracher au bourreau.

Les affaires de tribunaux étaient celles dont il s'occupait avec le plus d'avidité. Que lui importait que les monarques missent en marche de fortes armées pour soutenir leurs prétentions ou leurs droits ? Un combat n'avait pas d'attraits pour lui ; on ne pend guère sur les champs de bataille, et les généraux ne donnent point de lacets à leurs soldats.

Dès qu'un journal annonçait une exécution, sir Georges ne faisait ses préparatifs de voyage qu'après s'être bien convaincu qu'il n'y en avait pas une autre plus rapprochée. Ses chevaux étaient crevés pour arriver à temps à deux punitions à la fois, et il franchissait, au besoin, les distances avec la rapidité du télégraphe.

Si deux exécutions avaient lieu en même temps, sir Georges, au désespoir, choisissait pour lui celle où il comptait que la catastrophe serait plus dramatique ; un de ses domestiques était expédié à l'autre, avec mission de conserver, par écrit, les plus petits détails des scènes dont il allait être témoin ; et, à une époque de malheur, il a eu quatre domestiques en course à la fois. A leur retour, celui qui avait le mieux vu et qui racontait le plus pittoresquement, recevait la plus forte gratification.

Je vous ai dit quelques détails : voici une histoire complète. Vous venez de lire une préface : voici le livre.

Une petite ville du nord de l'Angleterre allait être le théâtre d'une exécution mémorable, puisqu'on devait y pendre un célèbre voleur qui, sur le banc du tribunal, s'essuyait la figure avec le mouchoir des gardes qui étaient à ses côtés, et qu'il leur avait dérobé pendant le jugement ; sir Georges arriva sur le place de l'exécution deux heures avant le coupable. S'il fût arrivé deux heures après... Mais c'était impossible.

Georges ne crie pas gare ! Il pousse, il coudoie, il heurte le monde avec violence, et il arrive enfin auprès de la fenêtre d'où le voleur devait être jeté dans l'éternité. Mais Georges n'est pas bien là ; il se trouve trop à pic sous la potence, il cherche une meilleure place. Un homme crie auprès de lui :

— *Voici, messieurs, un chariot solide ; qui veut monter ? trois shellings par personne. Hâtez-vous, le spectacle va commencer.*

— Combien crois-tu que ton chariot puisse porter de personnes ?

— Mais, une trentaine au moins.

— Tiens, voilà le prix de cinquante ; mais moi seul j'aurai la jouissance de ta propriété.



— Milord, c'est trop juste...

Et voilà sir Georges seul, dominant la foule, et méditant sur l'échafaudage de destruction avec lequel il était de niveau, comme Pline étudiait les progrès de la lave du Vésuve qui devait bientôt l'engloutir.

Qu'il est heureux maintenant, sir Georges ! Qui veut lui offrir un empire sans potence?... Allez, et vous verrez comme il vous recevra.

Cependant la foule avait les regards tournés vers lui ; elle s'agitait et se questionnait pour apprendre le nom et la profession de l'homme singulier qui venait de payer si cher le plaisir de voir tout à son aise une *pendaison*. A dix pas de lui on assurait déjà qu'il avait acheté sa place dix guinées ; à vingt-cinq pas, on portait la somme à trente livres sterling, et, à l'autre extrémité de la place, les lorgnettes étaient braquées vers le millionnaire qui avait si généreusement donné à un pauvre diable deux cents bonnes et belles guinées en or... Le spectacle était donc, pour le moment, sur le chariot occupé par sir Georges Beck.

On se perdait en conjectures.

Tout à coup un homme trapu, laid, ignoble, accourt, monte sur le chariot, salue sir Georges qui lui rend sa politesse, et lui demande s'il est de la partie.

— Je ne vous comprends pas.

— Ah ! c'est que, tout à l'heure, j'ai aussi jeté les yeux sur vous, de la croisée où j'étais, et j'ai cru voir que vous approuviez certains préparatifs et que vous en blâmiez d'autres.

— J'ai eu raison, monsieur : la bascule est mal équilibrée, un mouvement rapide peut la renverser ; c'est une faute grave qu'il faut réparer, dans l'intérêt de l'exécuteur ; et, si vous le connaissez, je vous engage fort à aller le lui dire.

— Je vous remercie, milord, vos avis seront écoutés...

Georges est seul.

Pendant ce court dialogue, la foule osait à peine respirer. Elle aurait voulu ne pas perdre une syllabe, car elle avait reconnu le valet du bourreau dans l'interlocuteur, et la curiosité était maintenant poussée au plus haut degré.

Mais un brouhaha lointain annonce que le coupable va paraître... Le voilà sur la planche fatale. Sir Georges ne perd pas le plus petit mouvement. Voyez comme il est rouge, agité ; il y a à craindre pour lui une attaque d'apoplexie foudroyante. Tantôt il applaudit des mains, tantôt il approuve de la voix. La corde est passée au cou, le coupable est lancé ; sir Georges fait un bond extraordinaire, pousse une exclamation bruyante et descend de son trône. La foule le



suit; Georges ne voit pas la foule. Des cris on passe aux huées, des huées aux menaces, des menaces aux effets; la boue salit déjà les vêtements de sir Georges, et, sans le secours du constable et de ses gardes, peut-être qu'il n'arriverait pas dans son hôtel, où l'attend un lit bien doux et bien chaud; le malheureux en a besoin. La commotion heureuse a eu lieu; voici celle de la douleur.

Le lendemain, d'assez bonne heure, un homme frappe à sa porte.

— Entrez.

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous saluer.

— Monsieur, je vous salue.

— Est-ce à sir Georges Beck que j'ai l'avantage de m'adresser?

— A lui-même. Qu'y a-t-il pour votre service? Mais faites vite, je vous prie; car j'attends une visite autrement importante que la vôtre.

— Je serai bref, monsieur. Ce matin, à mon réveil, mon laquais m'a remis une lettre ainsi conçue :

« Monsieur, veuillez vous donner la peine de  
« passer chez moi, sans le moindre retard, pour  
« une communication importante que j'ai à vous  
« faire.

« *Signé* : SIR GEORGES BECK. »

Voyez, cette lettre est-elle de vous?

— Elle est de moi, et je vous demande pardon de ne vous avoir pas sur-le-champ reconnu.... Oui, monsieur, je vous ai prié de passer à mon hôtel pour une affaire majeure; mais permettez-moi de vous féliciter de votre merveilleuse adresse; il est impossible d'être à la fois plus leste et plus humain que vous. Votre exécution d'hier vous fait le plus grand honneur.

— Monsieur me flatte.

— Non, vraiment. Jamais je n'ai vu opérer avec une telle promptitude. Vous êtes jeune, fort; vous irez loin, c'est moi qui vous le prédis.

— Vous êtes trop bon. Monsieur est comme moi, à la solde de la justice?

— Je suis simplement un amateur, monsieur; mais mon suffrage n'est pas à dédaigner.

— En quoi puis-je vous être utile?

— Le voici : je vous ai prié de passer, afin que vous veuillez bien me pendre.

— C'est sans doute une plaisanterie.

— Dieu me garde de plaisanter sur des choses aussi sérieuses! Ce que je vous dis est de la plus grande gravité; je veux être pendu, pendu par vous, pendu sans retard; et il vous arriverait malheur, si vous me refusiez.

— Mais je n'ai nul pouvoir pour cela.

— Je vous les donne tous.



— Je les refuse.

— Vous n'en avez pas le droit. Qu'est-ce à dire? Dans un pays libre, un honnête citoyen voudra cesser de vivre par la pendaison, et on s'y opposera!... Cela ne sera point, monsieur, cela ne peut pas être.

— Mais, monsieur, dans un pays libre, on doit l'être de ne pas pendre, et je suis libre de vous refuser mon ministère.

— Erreur, grossière erreur. Vous êtes bourreau, votre métier est de pendre, et vous me pendrez. Que diriez-vous si un boucher refusait de vous vendre un rosbif?

— Permettez-moi de vous faire observer que la comparaison cloche; car enfin, je ne suis tenu de pendre que les gens condamnés à être pendus.

— Aussi ai-je été condamné.

— Par qui?

— Par moi.

— Tout cela est bel est bon, mais je ne vous pendrai pas; et, pour vous le prouver, je m'en vais. Adieu, monsieur.

— Vous ne sortirez pas que je ne sois satisfait; et pour vous prouver que j'ai aussi une volonté forte et puissante, je commence par fermer cette porte à double tour, et je jette la clef par la croisée... Voilà qui est fait. Maintenant, écoutez.

Voici, sur ce bureau, un rouleau de cent guinées; elles sont à vous si vous me pendez. Voici dans ma main droite un excellent pistolet bien chargé; si vous me refusez, je fais feu, et vous ne pendrez plus de condamnés, je vous jure.

— Votre obstination, monsieur, est inconcevable; personne n'est témoin de notre différend, et je puis être poursuivi comme criminel; c'est pour moi que je vous conjure, et non pour vous. Là, ce que vous me demandez d'une façon si étrange, est-ce bien raisonnable?

— Hé bien, je consens à lever la seule difficulté qui vous arrête. Je le conçois, vous pourriez être poursuivi, et pour vous éviter ce petit désagrément, je vais tracer sur du papier les conditions que je vous ai imposées, et signer ensuite.

— Vous êtes bien pressant, monsieur.

— Que diable! doit-il en coûter autant à un honnête homme pour rendre service?

— Vous me tyrannisez beaucoup.

— C'est pour m'obliger, c'est dans mon intérêt.

— Ma foi! à la garde de Dieu!..... Me voilà prêt...

— Enfin!

— D'abord, monsieur, votre déclaration dans ma poche.



- La voilà.
- Maintenant, ôtez votre habit.
- C'est juste, il pourrait s'accrocher et nuire à la netteté de l'opération.
- Bien! votre cravate.
- Admirablement pensé. En la gardant, vous me manqueriez peut-être.
- La corde est-elle bien suivée?
- C'est moi qui me suis donné ce plaisir; voyez comme le nœud glisse.
- Admirable! Où est le clou ou le crochet?
- Ici, je l'ai enfoncé hier, dans le mur, à grands coups de maillet; et pour m'assurer qu'il ne céderait pas, j'y ai suspendu ce lourd secrétaire; il a résisté.
- C'est à merveille; or ça, une petite corde pour lier les mains.
- Ah! j'avais oublié; mais vous êtes prévoyant... Je vous l'ai déjà dit, monsieur, vous ferez faire à votre art de grands progrès, si vous continuez vos sérieuses études, et l'humanité vous devra bien des actions de grâces. Voici la petite corde.
- Vos mains... là... derrière le dos... bien... Permettez-moi de serrer fort, la douleur des poignets vous distraira de celle de la nuque.
- Prodigeux jeune homme!
- Sentez-vous la pression?

- Doucement!... doucement!...
- C'est ce qu'il faut. Pourriez-vous vous dégager?
- Je ne crois pas.
- Essayez.
- Impossible.
- A la bonne heure! maintenant, à nous deux.
- Là-dessus le bourreau tombe sur sir Georges à grands coups de poings et de pieds; dans l'impossibilité de se défendre, celui-ci crie à la trahison, au guet-apens, à l'infamie; il mord l'épaule de son antagoniste; et, ne pouvant boxer qu'avec la tête, il l'en frappe en désespéré. Mais les livres, les boîtes et même les guinées pleuvent sur le visage de mon ami; il est en sueur, il va succomber, lorsque, attirés par les cris de l'assaillant et du vaincu, les voisins arrivent en foule, enfoncent la porte, se saisissent du bourreau, qui se justifie en quatre paroles, et forcent sir Georges à se coucher. Un docteur appelé arrive en toute hâte, fait deux abondantes saignées à notre pauvre Georges, et lui sauve la vie.
- L'infortuné, quelques instans après l'exécution du fameux voleur, avait été atteint d'une fièvre cérébrale; et, dans son délire, il avait écrit au bourreau la lettre qui avait fait naître la scène que je viens d'esquisser.
- Le lendemain sir Georges était guéri, et ne



se rappelait que confusément les événemens passés. On les lui retraça ; faible encore, il adressa à son vigoureux adversaire ces cinq lignes.

« Monsieur, je vous avais offert cent guinées  
« pour me pendre ; acceptez, comme un témoi-  
« gnage de mon estime, les deux cents livres ster-  
« ling que je vous envoie, pour m'avoir brisé les  
« os et ne m'avoir pas pendu.

« GEORGES BECK. »

Aujourd'hui sir Georges me paraît plus calme que par le passé ; il court bien encore aux exécutions publiques, mais il n'est plus malade s'il ne peut pas y assister. Du reste, un pas immense dans sa guérison est déjà fait, puisque le voilà maintenant à Paris, libre de retourner en Angleterre, et se promenant pourtant assez paisiblement aux Tuileries, même lorsqu'il apprend la condamnation de quelque grand coupable de son pays.

Sir Georges a de cinquante à cinquante-cinq ans ; il est maigre, grand, pâle ; il porte presque toujours une courte redingote de velours violet, un chapeau gris, des pantalons et des guêtres jaunes.

Allez, de deux heures à quatre, sur la terrasse des Feuillans, si vous voulez connaître sir Georges Beck, le héros de mon histoire. Je me promène

parfois avec lui, et hier encore nous avons passé ensemble une partie de la soirée, et il n'a pas été question de pendus.

J'espère beaucoup.

JACQUES ARAGO.

